FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLÉANS

LA SYRIENNE

LE BISSAC.

Encore tout ensanglanté de chasseur, qui venait de prendre congé de lui, le vieux Bissac s'était vautré nonchalamment dans un fauteuil, et, tout en caressant ses deux chiens favoris, il semblait se dire à lui-même :

Décidément, je ne suis pas heureux aujourd'hui. Ce matin, en me levant, j'ai trouvé mon café froid, et, pour comble de malheur, j'ai manqué un lièvre qui a passé à portée de mon fusil. Ah ! si j'avais seulement un fils pour me consoler de mes chagrins, pour me distraire de mes ennuis, pour me remplacer auprès de ma femme, quand je ne serai plus là !... Mais, hélas ! je n'ai pas d'enfants, et ma femme est stérile... Ah ! si j'avais un fils !...

Il avait raison de le penser : il y a, dans la vie de chaque homme, des moments d'ennui, de découragement, de tristesse, qui le font regretter de ne pas avoir d'enfants. Mais, quand ces moments sont passés, quand le bonheur est revenu, on oublie ses regrets, on ne songe plus à ses chagrins, on ne pense plus à ses ennuis, et on se félicite de ne pas avoir d'enfants.

Le bonheur était revenu pour le vieux Bissac. Il venait de recevoir une lettre de son fils, qui lui annonçait son prochain retour à la Nouvelle-Orléans, et il se disposait à aller au-devant de lui, lorsque sa femme entra dans son cabinet de travail.

Madame Bissac était une femme d'une quarantaine d'années, encore belle, malgré les ravages que le temps avait faits sur sa figure. Elle était vêtue avec une grande élégance, et ses traits, ses manières, son langage, tout en elle annonçait la femme du monde.

Elle s'approcha de son mari, et, lui prenant affectueusement la main :

— Mon ami, lui dit-elle, je viens vous prier de me rendre un service.

— Parlez, ma chère Hortense, répondit le vieillard, vous savez bien que je ne vous refuse jamais rien.

— Eh bien, mon ami, j'ai besoin de vingt-cinq mille francs.

— Vingt-cinq mille francs ! s'écria le vieillard avec surprise.

— Oui, mon ami, vingt-cinq mille francs, répéta madame Bissac.

— Mais, ma chère Hortense, vous savez bien que je ne suis pas riche, et que je ne puis pas vous donner une somme aussi forte.

— Je le sais, mon ami, mais je vous prie de me la donner.

— Mais, ma chère Hortense, vous savez bien que je ne puis pas vous la donner